



HAL
open science

Introduction -Pourquoi penser l'écriture ?

Éric Baratay

► **To cite this version:**

Éric Baratay. Introduction -Pourquoi penser l'écriture ?. Editions de la Sorbonne. Écrire du côté des animaux, 7-19, 2023. hal-04783891

HAL Id: hal-04783891

<https://hal.science/hal-04783891v1>

Submitted on 14 Nov 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Introduction - Pourquoi penser l'écriture ?

Éric Baratay

L'écriture est le dernier aspect abordé dans la réflexion collective que nous (généticiciens, vétérinaires, éthologues, écologues, psychologues, sociologues, anthropologues, géographes, archéozoologues, historiens, historiens de l'art, littéraires, philologues, linguistes, sémioticiens) avons menée pour passer et penser du côté des animaux afin de construire un traité pratique de la méthode en plusieurs volumes, associant des chercheurs issus des sciences de la vie et des sciences humaines. Un premier ouvrage¹ a été consacré aux documents anciens et contemporains permettant de construire une histoire, passée et actuelle, vraiment animale et non pas humaine des animaux. Un deuxième volume² a traité des nécessaires croisements entre les sciences du biologique, du cognitif, du social, du culturel et du temps afin de mieux lire les animaux. Le troisième ouvrage³ a interrogé les concepts utilisés pour étudier ces animaux et proposé des redéfinitions pour les désanthropiser et les décroiser entre les sciences. Le quatrième a été consacré aux variations de comportement à l'intérieur d'une espèce, entre ses individus et ses groupes, dans l'espace et dans le temps, variations qui construisent des cultures géographiques et historiques⁴. Le cinquième est donc centré sur la question de l'écriture.

Celle-ci n'est pas oiseuse et non-scientifique, contrairement à ce que beaucoup croient depuis la séparation instaurée entre les sciences et les arts, sur lequel d'autres conviennent maintenant qu'il faudrait revenir, non pas pour faire et dire n'importe quoi mais pour mieux faire et mieux dire. D'autant que toute science est humaine, pas absolue, avec des questions, des méthodes, des concepts, des lectures, des récits forgés par les humains, ici pour parler d'autres vivants, d'autres animaux. La question doit être posée avec une franchise nécessaire, à la fois salutaire, pour ne pas être dupe de l'écriture en ne voulant pas la penser, et fructueuse pour se servir d'elle comme d'un instrument scientifique supplémentaire.

Or, cela n'a guère été fait parmi les spécialistes des sciences de la vie et de la nature en général, de l'éco-éthologie en particulier, chez lesquels l'écriture est souvent un « point aveugle »⁵ de la réflexion, d'autant qu'elle occupe une part minoritaire de leur travail, qu'elle représente une

1 Éric Baratay (dir.), *Aux sources de l'histoire animale*, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2019.

2 Id. (dir.), *Croiser les sciences pour lire les animaux*, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2020.

3 Id. (dir.), *L'animal désanthropisé. Interroger et redéfinir les concepts*, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2021.

4 Id. (dir.), *Les animaux historicisés. Pourquoi situer leurs comportements dans le temps et l'espace ?*, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2022.

5 Anouk Barberousse, Laurent Pinon. « Activité scientifique et écriture », *Genesis*, 20, 2003, p. 8.

étape fréquemment jugée fastidieuse, qu'elle est fortement corsetée (maintenant effectuée à plusieurs, en anglais plus ou moins maîtrisé et selon un modèle standardisé), même s'il est toujours fait attention aux mots et aux expressions. D'ailleurs, il semble à beaucoup que l'affaire a été réglée depuis longtemps, dès la révolution scientifique du XVII^e siècle qui a imposé, par exemple sous l'égide de Claude Perrault à l'Académie des Sciences ou de la Royal Society, l'idée d'un langage simple, réduisant les opinions et les jugements, effaçant l'auteur, permettant un enregistrement attentif et une description objective, transmettant directement les informations établies⁶. D'où la structuration graduelle, en deux siècles, des articles scientifiques, avec un désaveu croissant de toute voix personnelle au profit de l'usage de la troisième personne, une imposition de la construction passive, une division progressive en rubriques (pour arriver à l'agencement : matériaux, méthodes, résultats, discussion), destinée à canaliser les critiques sur leurs aspects, non sur l'auteur ou le sujet. Le tout a été porté par l'idée d'une représentationalité du texte, avec une écriture découlant des résultats et les reflétant fidèlement⁷.

L'écriture a été moins analysée par les philosophes, les historiens et les littéraires que le contexte culturel pesant sur les disciplines des sciences de la nature et de la vie. Mais alors que les philosophes avaient longtemps souligné la différence entre littérature fictive et discours scientifique lié au réel, de récents auteurs, épaulés par des linguistes, ont insisté sur la proximité de ces récits du fait de leur construction analogue du sens⁸. Le texte scientifique est lui aussi un lieu d'inscription, de transcription et de révélation, où l'objet d'étude puis de savoir devient objet de discours, où il est malaxé sous l'effet des contraintes linguistiques, des représentations culturelles à l'oeuvre dans les mots, des nécessités de communication (présentation pacifiée des conditions d'étude : objets, instruments, collègues, laboratoire...⁹ ; ordonnancement et clarté de l'exposition). Le texte est donc le fruit d'un processus réflexif de fabrication, où des choix interviennent sans cesse et d'où l'objet émerge aux yeux des lecteurs tout en étant ainsi transformé. Cette transfiguration à des proportions variables, mais fortes lorsqu'il y a conflit entre ce qui a été vécu, vu et ce que est dit, ou lorsque des partis pris empêchent de regarder, voir et dire, influençant aussi bien l'objet d'étude que celui du

⁶ Isabelle Stengers. « La question de l'auteur dans les sciences modernes », *Littérature*, 82, 1991, p. 3- 15 ; Clive Sutton, « Quelques questions sur l'écriture et la science », *Repères*, 12, 1995, p. 37-52 ; Éric Baratay, « Claude Perrault (1613-1688), observateur révolutionnaire des animaux », *XVII^e siècle*, 255/2, 2012, p. 309-320 ; Peter Sahllins, *1668. The Year of the Animal in France*, New York, Zone Books, 2017 ; Adrian Tinniswood, *The Royal Society and the Invention of Modern Science*, New York, Basic Books, 2019.

⁷ Charles Bazerman, *Shaping Written Knowledge: The Genre and Activity of the Experimental Article in Science*, Madison, University of Wisconsin Press, 1988 ; Lorenza Mondada. « La construction discursive des objets de savoir dans l'écriture de la science », *Réseaux*, 13/71, 1995, p. 59 ; Anouk Barberousse, Laurent Pinon. « Activité scientifique et écriture », art. cité, p. 9.

⁸ Michel Foucault, *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 2008 [1969] ; Michael Cahn, Wilfried Smekens. « Entre science et littérature », *Littérature*, 82, 1991, p. 16-27.

⁹ Pour un récit dé-aseptisé, inhabituel de la science en train de se faire et de se dire : Bernard Thierry, Michel Kreutzer (dir.), *Témoignages sur la naissance d'une science. Les développements de l'éthologie en France (1956-1990)*, Nanterre, Presses Universitaires de Paris Nanterre, 2021.

discours, une situation bien présente en éco-éthologie comme nous le verrons en première partie. À tout cela, s'ajoute l'obligatoire stratégie implicite, pour convaincre au mieux, prévoir et contrer les polémiques, imposer une lecture et un récit du monde structurant ensuite les représentations et les discours sociaux en cas d'acceptation, qui influe évidemment sur l'écriture scientifique¹⁰.

Celle-ci apparaît mieux comme une littérature dans les livres car ils constituent des espaces de plus grande liberté que les articles formatés par les revues scientifiques. Bien que cette forme de discours soient de plus en plus minorée, voire discréditée pour la carrière par les autorités disciplinaires, les ouvrages ont marqué et marquent encore de grands moments, de fortes étapes, ont eu et ont une grande influence, en particulier en éthologie avec les oeuvres de Charles Darwin, Jakob von Uexküll, Jane Goodall, Donald Griffin, Shirley Strum, etc¹¹. Ces ouvrages ont été peu étudiés au niveau de l'écriture mais ils adoptent évidemment des mises en scène avec intrigue, au sens noble du terme, qui en font une forme de littérature comme l'a souligné Paul Ricoeur¹².

La question de l'écriture est avivée depuis l'arrivée récente des sciences humaines aux animaux eux-mêmes, car cet aspect est plus évoqué, depuis longtemps, dans ces disciplines. D'ailleurs, leurs fondateurs avaient souvent tenu à affirmer une identité scientifique par l'écriture, adoptant une forme simple censée privilégier le fond à la forme, éviter une éventuelle perte de valeur cognitive et une fragilisation de leur science en donnant place à la rhétorique, établir ainsi une frontière entre science et non-science. Cette stratégie territoriale était aussi passée par la constitution d'un lexique disciplinaire protégeant de la langue commune, de la littérature et des autres sciences. L'attrait pour un style plus élaboré risquait de faire oublier l'objectif, l'esprit et le contrôle scientifiques propre à la discipline. Plus ou moins affirmée selon les époques (avec un rebond dans la décennie 1960), cette lecture a été contestée à partir du milieu des années 1970, notamment à propos de l'idée que la recherche s'exposerait mais ne s'écrirait pas et de l'oubli de la position d'auteur au nom d'une posture d'autorité du savant¹³. Des réflexions sur l'écriture

10 Lorenza Mondada. « La construction discursive des objets de savoir », art. cité ; Isabelle Stengers. « La question de l'auteur dans les sciences modernes », art. cité. Pour l'éthologie, voir Vinciane Despret, *Naissance d'une théorie éthologique. La danse du cratérope écaillé*, Paris, Empêcheurs de tourner en rond, 1996 ; Florence Burgat (dir.), *Penser le comportement animal*, Paris, MSH/Quae, 2010.

11 Charles Darwin, *The Expression of the Emotions in Man and Animals*, Londres, Murray, 1872 ; Jakob von Uexküll, *Streifzüge durch die Umwelten von Tieren und Menschen*, Hambourg, Rowohlt, 1934 ; Jane Goodall, *In the Shadow of Man*, Londres, Collins, 1971 ; Donald R. Griffin, *The Question of Animal Awareness: Evolutionary Continuity of Mental Experience*, New York, Rockefeller University Press, 1976 ; Shirley C. Strum, *Almost Human: A Journey into the World of Baboons*, New York, Random House, 1987.

12 Isabelle Stengers. « La question de l'auteur dans les sciences modernes », art. cité, p. 14 ; Paul Ricoeur, *Temps et récit*, t. 1, *L'intrigue et le récit historique*, Paris, Seuil, 1983.

13 Claude Grignon, « Écriture littéraire et écriture sociologique : du roman de mœurs à la sociologie des goûts », *Littérature*, 70, 1988, p. 37-39 ; Martyne Perrot, Martin de la Soudière, « L'écriture des sciences de l'homme : enjeux », *Communications*, 58, 1994, p. 8-11 ; Georges Balandier, « L'effet d'écriture en anthropologie », *Communications*, 58, 1994, p. 23-30 ; Pierre-Henri Castel, « La littérature, laboratoire des sciences humaines ? », *Revue d'histoire des sciences humaines*, 2/5, 2001, p. 7. Voir Wolf Lepenies, *Les Trois Cultures. Entre science et littérature, l'avènement de la sociologie*, trad. de l'all. par Henri Plard, Paris, MSH, 1990 [éd. orig. *Die Drei Kulturen. Soziologie Zwischen Literatur und Wissenschaft*, Munich, Hanser, 1985].

fleurissent depuis en histoire, anthropologie, sociologie, renforcées par celles de la linguistique et de la philosophie, en particulier avec Paul Ricoeur¹⁴.

Notre propos n'est pas d'entrer dans le détail des positions et des oppositions. Il suffit de retenir le fait qu'un certain nombre d'idées se sont imposées, devenant communes. Ainsi, les chercheurs en sciences humaines font un travail d'interprétation et d'exposition ordonnée des faits étudiés, qui passe par une traduction en une langue humaine, aux expressions et aux mots particuliers. Car ces sciences (comme celles du vivant) n'ont pas de langue à part, à la différence des mathématiques, de la physique ou de la chimie qui utilisent les premières. Sciences humaines et sciences des vivants doivent user des langues communes et leurs expressions sont fortement influencées par ces langues, leurs littératures et... les autres sciences utilisant des mots identiques, même si chacune essaie de se prémunir de ces influences par l'utilisation de concepts propres ou de l'imprécision du langage par l'emploi de statistiques. Il est aussi acquis que l'auteur, le sujet de l'énonciation, n'est jamais neutre. Il a une réflexivité, une subjectivité, un rapport au texte et à l'écriture s'inscrivant dans un contexte scientifique, culturel, social, géographique, historique influençant l'expression du savoir. L'écrit scientifique est donc pétri sous l'influence de multiples facteurs : les conventions de langage, qui coulent le réel dans un moule préétabli, les théories en cours, les schémas psychologiques ou culturels, communs aux sciences d'une époque ou/et propres à chacune, le tout influençant la forme et le contenu. Dès lors, le texte savant est considéré, non comme une simple exposition, mais comme une fabrication ; cependant, elle doit être faite sous l'égide d'un objectif scientifique à la fois commun aux sciences et propre à chacune : l'édification d'un savoir. Cette alliance a fait parler (en sociologie, ethnologie, histoire) de *poétique du savoir*, entendue comme mode de construction de ce savoir par le discours, comme « l'ensemble des procédures littéraires par lesquelles un discours se soustrait à la littérature, se donne un statut de science et le signifie ». Une poétique qui devient à son tour objet d'étude, notamment les mots employés, les concepts enrôlés, la forme choisie, car il semble désormais nécessaire d'interroger aussi le locuteur et son écriture¹⁵.

14 Par exemple Michel de Certeau, *L'Écriture de l'Histoire*, Paris, Gallimard, 1975 ; Richard H. Brown, *Clefs pour une poétique de la sociologie*, trad de l'angl. par Raymond Carpentier et Rémi Clignet, Arles, Actes Sud, 1989 [éd. orig. *A Poetic for Sociology*, Chicago, University of Chicago Press, 1976] ; James Clifford, George E. Marcus (éd.), *Writing Culture. The Poetics and Politics of Ethnography*, Berkeley, University of California Press, 1986 ; Jacques Rancière, *Les mots de l'histoire. Essai de poétique du savoir*, Paris, Seuil, 1994 ; Paul Ricoeur, *Temps et récit*, t. 1, *L'intrigue*, op. cit., t. 2, *La configuration dans le récit de fiction*, t. 3, *Le temps raconté*, Paris, Seuil, 1983-1985.

15 Gérard Toffin, « Écriture romanesque et écriture de l'ethnologie », *L'Homme*, 29/111-112, 1989, p. 34-49 ; Jacques Rancière, « Histoire des mots, mots de l'histoire », *Communications*, 58, 1994, p. 87-101 ; Id, *Les noms de l'histoire. Essai de poétique du savoir*, Paris, Seuil, 1994, p. 21 (citation) ; Pierre-Henri Castel, « La littérature, laboratoire des sciences humaines ? », art. cité, p. 7-8. Sur la poétique, voir Richard H. Brown, *ibid.* ; James Clifford, George E. Marcus (éd.), *ibid.* ; Jacques Rancière, *Les mots de l'histoire*, op. cit.

Sans oublier les différences, ces réflexions rapprochent plus qu'elles n'éloignent ces textes scientifiques de leurs cousins littéraires. Il est souligné des désirs parallèles d'investigation du monde, comme le note Georges Balandier à propos de l'étude des humains, mais il en est de même pour les animaux, les autres vivants, la nature :

La scientificité nourrit le rejet de ce qui est qualifié de rhétorique, mais il est impossible de se soustraire au commerce des mots. L'anthropologie — et pas seulement elle parmi les sciences sociales — est aussi ce qu'est la littérature : une recherche permanente, toujours à reprendre, de ce qui constitue l'expérience humaine dans sa totalité et son continuel devenir¹⁶.

Il est aussi évoqué des contraintes semblables, notamment passer par des mots pour rendre compte de situations, en se demandant comment rendre compte d'elles avec eux ou quel degré de rapport établir entre elles et les récits fabriqués. Il est enfin montré l'analogie des procédés de fabrication avec des nécessités de mise en scène, d'intrigue, de déroulement. Allant plus loin et s'appuyant sur le fait que la littérature peut être aussi un instrument de traque, de lecture, de connaissance, certains proposent de prendre des distances avec les formes trop académiques lorsqu'elles font passer à côté de certains aspects d'une situation, d'adopter des formes littéraires permettant de mieux approcher, saisir, dire, d'inventer ainsi des modèles narratifs novateurs¹⁷.

Il est donc légitime et nécessaire de penser l'écriture à propos des animaux, d'autant qu'ils relèvent de la question des autres et de l'altérité, déjà au centre des réflexions sur l'écriture en ethnologie – anthropologie pour les humains des autres lieux ou en histoire pour ceux des autres époques. Non seulement ces chercheurs doivent décrypter, saisir les langages, les psychologies, les représentations, les cultures dans l'espace et le temps, souvent en essayant de se faire autre, mais ils doivent aussi traduire cela avec nos langages actuels pour nos cultures actuelles en affrontant un problème de fond : « comment définir une altérité qui soit pensable dans les termes d'un même », c'est-à-dire de soi, ou « comment faire de l'altérité un objet semblable à soi » pour arriver à comprendre et dire, puisque nous ne sommes que des humains occidentaux des débuts du XXI^e siècle, pas des esprits absolus ? Se pose aussitôt un autre problème : faut-il neutraliser la distance par rapport à l'autre, une option souvent adoptée, ou bien essayer de la restituer dans le cadre de nos langages¹⁸ ? Or ces deux aspects se traitent par l'écriture et concernent évidemment les animaux.

16 Georges Balandier, « L'effet d'écriture en anthropologie », art. cité, p. 30. Voir Gérard Toffin, *ibid.*, p. 35.

17 Jacques Rancière, *La Nuit des prolétaires. Archives du rêve ouvrier*, Paris, Fayard, 1981 ; Alain Corbin, *Le monde retrouvé de Louis-François Pinagot. Sur les traces d'un inconnu*, Paris, Flammarion, 1998 ; Ivan Jablonka, *L'histoire est une littérature contemporaine*, Paris, Seuil, 2014.

18 Jacques Rancière, « Histoire des mots », art. cité, p. 96-97 (citations) ; Martyne Perrot, Martin de la Soudière, « L'écriture des sciences de l'homme », art. cité, p. 10 ; Georges Balandier, « L'effet d'écriture en anthropologie », art. cité, p. 26-27. Voir, par exemple : Nathan Wachtel, *La vision des vaincus. Les Indiens du Pérou devant la Conquête*

Comment écrire pour bien restituer le passage du côté des animaux, pour bien reconstituer des individualités, des sociabilités, pour bien faire saisir des expériences, des ressentis, des vécus très différents des nôtres ?

Des philosophes, linguistes, zoosémioticiens appellent maintenant à réfléchir aux manières dont les langues humaines pourraient rendre compte du côté animal, voire du point de vue animal, c'est-à-dire d'une réalité appréhendée et vécue par des énonciateurs différents de nous, n'étant pas locuteurs humains, puisque dénués de paroles humaines, mais ayant cognition, intentionnalité, langage ou communication sous diverses formes¹⁹. Un locuteur humain peut (et doit) essayer d'approcher une réalité ou une perspective animale et d'en rendre compte par sa langue, tout en ayant conscience des limites de l'exercice. L'effacement apparent de l'humain pour écrire du côté, voire du point de vue animal n'entraîne évidemment pas la disparition du narrateur qui écrit et du destinataire qui lit. Le côté ou le point de vue animal rapporté est donc le produit d'un enchâssement puisque cette réalité animale est doublée du point de vue humain sur cet animal, qu'il y a ainsi deux points de vue, deux réalités écrites, mais comme dans le cas d'un anthropologue occidental avec d'autres populations humaines ou d'un historien avec des humains des temps passés. Ce qui veut dire une inévitable déformation (car les langues humaines sont propres aux humains et faites pour eux, donc sont limitées) ainsi qu'une part de création pour transposer d'un monde animal à un monde humain, même avec l'écriture la plus simple, la plus directe, apparemment la plus scientifique, car il n'y a pas de coïncidence entre le sujet animal éprouvant, énonçant à sa manière et le locuteur humain rapportant, exprimant, narrant. Il faut donc se défaire de deux positions naïves : prendre les constructions langagières humaines comme un rendu exact d'un réel ou, à l'inverse, croire qu'elles constituent des écrans empêchant d'approcher une réalité²⁰. Il faut faire avec les langages et les écritures humaines, puisque nous ne pouvons faire autrement malgré leurs limites, mais il faut les penser, les déconstruire, les reconstruire à propos des animaux.

Voilà ce que nous proposons de faire en commun dans ce volume qui met l'accent sur deux aspects. Le premier est celui des mots utilisés ou à utiliser. Nous verrons qu'ils sont au cœur de la zoologie dès l'Antiquité, de l'histoire naturelle à partir de la fin du XVII^e siècle puis de l'éthologie depuis le XIX^e siècle, avec l'espoir de trouver les termes les plus adéquats aux situations étudiées.

espagnole, Paris, Gallimard, 1971 ; Alain Corbin, *Le monde retrouvé*, op. cit. ; Romain Bertrand, *L'Histoire à parts égales. Récits d'une rencontre, Orient-Occident (XVI^e-XVII^e siècle)*, Paris, Seuil, 2012.

¹⁹ Élisabeth de Fontenay, Marie-Claire Pasquier, *Traduire le parler des bêtes*, op. cit. ; Astrid Guillaume, « La sémantique et la sémiotique au service du langage animal », dans Sandra Contamina, Fernand Copello (dir.), *Regards sur l'animal et son langage*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2022, p. 111-123 ; Vinciane Despret, *Autobiographie d'un poulpe et autres récits d'anticipation*, Arles, Actes Sud, 2021.

²⁰ Alain Rabatel, *La construction textuelle du point de vue*, Lausanne/Paris, Delachaux/Niestlé, 1998 ; Id., « Sur les concepts de narrateur et de narratologie non communicationnelle », *Littérature*, 163/3, 2011, p. 108 ; Id., « Du "point de vue animal" et de ses observables », *Le discours et la langue*, 9/2, 2017, p. 145-157 ; Catherine Kerbrat-Orecchioni, *Nous et les autres animaux*, Amiens, Labyrinthes, 2021, p. 160-162 et 172.

Linguistes et sémioticiens soulignent l'évident arbitraire de ces mots, en plus variables selon les langues, et la réservation de leur pertinence aux seuls humains qui les ont forgés ou les utilisent, pas aux autres humains et aux autres animaux. Véhiculant des imaginaires et des représentations, ces mots sont obligatoirement chargés d'ethnomorphisme et d'anthropomorphisme, en particulier lorsqu'ils ne signifient que pour des/les humains (lit, siège, armoire...), ou bien d'ethnocentrisme et d'anthropocentrisme lorsqu'ils sont réservés à des/aux humains. À cela s'ajoute la variabilité des définitions selon les lieux et les époques, d'une langue l'autre ou dans la même langue, faisant que la traduction ou la succession d'un mot par un autre s'accompagnent de glissements de sens ; mais ce problème vaut pour toutes les études dans toutes les sciences²¹.

Trois solutions peuvent être envisagées pour réduire un peu ces inconvénients. La première réside dans un tri parmi les expressions disponibles, afin de retenir la plus adéquate. Il s'agit de la voie prépondérante, déjà largement utilisée dans les sciences de la vie comme nous allons le voir, avec des changements, des abandons, des inventions selon les époques et les écoles. Cette manière est à développer par les autres sciences qui souhaitent s'élargir au-delà de l'humain. Une deuxième solution consiste à désanthropiser les mots, c'est-à-dire leur donner une définition étendue au-delà de l'humain, adaptée à des groupes d'animaux ou à tous les animaux, voire aux plantes et aux autres vivants. C'est en cours, comme nous l'avons vu dans un volume précédant²², pour nombre de mots-concepts, à l'instar de l'intelligence ou du langage, en nécessitant une réflexion collective, pluridisciplinaire²³. Cela doit être étendu aux mots concernant l'anatomie, la physiologie (comme cela a été fait pour la respiration) et les comportements quotidiens, de manière à être plus près des animaux concernés. Une troisième solution, n'excluant pas les deux premières, serait d'inventer des mots plus adéquats pour l'espèce étudiée, tenant compte de ses capacités spécifiques et les mettant en valeur, donc de créer des expressions particulières, propres, comme cela a été fait au XIX^e siècle pour « ronron » et « ronronner », remplaçant « filer son rouet », afin de mettre en avant le pan émotionnel de ce comportement des chats plutôt que son aspect mécanique²⁴. Un risque possible serait la difficulté à gérer ces groupes de mots nouveaux, un par espèce ou par genre, et la création ainsi d'une entrave aux comparaisons interspécifiques. Un inévitable inconvénient sera de véhiculer encore et toujours de l'anthropomorphisme et de l'anthropocentrisme, puisqu'il ne s'agit que de

21 Catherine Kerbrat-Orecchioni, *ibid.*, p. 160 et 208-216 ; Astrid Guillaume, « La sémantique et la sémiotique », art. cité.

22 Éric Baratay, (dir.), *L'animal désanthropisé. op. cit.*

23 Voir l'exemple du langage : Stanley Coren, *Comment parler chien*, Paris, Payot, 2004, p. 349-357 ; Jessica C. Flack, « Animal communication. Hidden Complexity », *Current Biology*, 23/21, 2013, p. 967-969 ; Hélène Bouchet *et al.*, « Le langage est-il le propre de l'homme ? Apport des études sur les primates non humains », *Tétralogiques*, 21, 2016, p. 87-133 ; Chloé Mondémé, « Une linguistique au-delà de l'humain ? Les vertus heuristiques de la semiosis inter-espèce », *Itinéraires*, 2020/2, 2020, doi.org/10.4000/itineraires.8453 ; Nicolas Mathevon, *Les animaux parlent. Sachons les écouter*, Paris, HumenSciences, 2021 ; Astrid Guillaume, « La sémantique et la sémiotique », art. cité.

24 Éric Baratay, *Cultures félines (XVIII-XXI^e siècle). Les chats créent leur histoire*, Paris, Seuil, 2021, p. 78.

mots forgés par les humains pour les humains. Cet aspect peut être contrôlé, géré, réduit en désanthropisant ces expressions nouvelles au moment de les forger.

Mais l'invention peut représenter un danger considérable s'il n'est pas assez tenu compte des espèces et des sciences ou bien si l'expression est le produit de représentations éculées. Ainsi, le mot « sentience », non pas forgé mais adopté et adapté aux animaux par le philosophe Peter Singer afin de lier sensibilité – émotion – conscience, de revaloriser et de défendre les animaux jugés sentients, à une époque (1975) où l'éthologie faisait du réductionnisme, où la sensibilité animale était mise en doute et la conscience niée²⁵. Pertinent à ce moment, ce mot est récemment devenu commun en éthique animale mais alors que le contexte scientifique a changé, que les neurosciences et l'éthologie n'hésitent plus à parler de sensibilité, d'émotion et de conscience en ayant désanthropisé leurs définitions, qu'il perd donc de son utilité. Celle-ci pourrait résider dans l'association sémantique de la sensibilité et de la conscience, pour insister sur leur liaison, mais le mot n'est guère utilisé pour les humains, alors qu'il devrait leur être appliqué en premier lieu, sans doute parce qu'on ne leur a jamais dénié ces états et que cette expression n'a donc pas d'intérêt pour eux. Pourquoi l'appliquer aux animaux ? Le succès actuel vient du fait que les animaux jugés sentients semblent correspondre à ceux que l'éthique animale veut défendre en priorité (les animaux dits supérieurs, surtout les mammifères, en réalité les plus proches de l'humain, les plus compréhensibles pour lui) et que l'expression permet de les distinguer des autres, de réclamer un statut particulier, une éthique humaine, en sous-entendant l'existence de différents niveaux dans les capacités, donc entre les animaux²⁶. Quitte à conserver même à soutenir en arrière-plan de la sentience une représentation graduée, hiérarchisée des animaux, sous forme de pyramide ou d'arbre portant l'homme au sommet, comme plénitude ou aboutissement. Nous avons montré dans le troisième volume de cette série²⁷ que cette représentation a effectivement imbibé la culture et la science occidentale, qu'elle les influence encore fortement, tant elle est enkystée dans les imaginaires, paraissant même naturelle à beaucoup. Cependant, des scientifiques commencent à la délaissier car elle est invalidée par la récente génétique qui propose une représentation buissonnante, non hiérarchisée, des vivants en général, des animaux en particulier, où les capacités ne sont pas graduées mais conjuguées de manière originale selon chaque espèce. D'autant que l'on découvre sensibilité, intelligence, conscience, etc., en versions désanthropisées, chez des espèces longtemps et toujours jugées rudimentaires, de bas étages, que l'éthique animale n'a le plus souvent pas encore intégrées dans son horizon. Voilà donc un « nouveau » mot qui véhicule, **tel qu'il est souvent utilisé**,

25 Peter Singer, *La Libération animale*, trad de l'angl. par Louise Rousselle, Paris, Payot, 2012 [éd. orig. *Animal Liberation: A New Ethics for Our Treatment of Animals*, New York, HarperCollins, 1975].

26 Astrid Guillaume, « Le poids des mots/maux autour de la sentience animale », dans Sophie Hild, Louis Schweitzer (dir.), *Le bien-être animal. De la science au droit*, Paris, L'Harmattan, 2018, p. 69-80.

27 Éric Baratay, « Introduction. Pourquoi désanthropiser et décloisonner les concepts ? », dans Id. (dir.), *L'animal désanthropisé. Interroger et redéfinir les concepts*, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2021, p. 8-19.

une représentation anthropocentrée des animaux et qui incite au spécisme envers une partie d'entre eux. Un comble.

Pour trier, désanthropiser, inventer au mieux et essayer avec ces mots d'écrire du côté des animaux, il faut tenir compte de ces derniers. Donc ne pas seulement poser la question « comment se dit un animal ? », qui place le texte au premier plan, mais aussi se demander « comment dire cet animal ? » qui pose celui-ci comme être et sujet, source du discours humain, devant influencer ce dernier, sa parole et son écriture pour qu'ils ne soient pas trop porteurs d'anthropomorphisme ou d'anthropocentrisme. Il faut faire attention aux formes, aux capacités, aux manières d'être, de faire, d'habiter le monde, de créer son monde (*umwelt*), au langage par signes sonores, corporels, olfactifs, vibratifs. Il faut intégrer les expressions de tout cela dans les mots et l'écriture, bâtir ainsi une zoolexicologie adossée à la physiologie, l'éthologie, l'écologie, la zoosémiotique, la culture de l'animal concerné. Il s'agit de déterminer le « style de l'être » pour transposer et créer une « stylistique de l'existence », des « styles animaux » dans l'écriture, au moins un par espèce ou par genre, quitte même à l'adapter aux groupes et aux individus dans l'espace et dans le temps²⁸.

Hormis la question des mots, ce volume aborde au fil des pages celle de la syntaxe, du style et du mode narratif. Nos langues n'ont pas été forgées pour le côté animal. Si on les utilise de manière conventionnelle, habituelle (normale penseront beaucoup), elles nous ramènent aussitôt du côté humain, au point de vue humain, établissent automatiquement l'homme en acteur et le reste en objet. D'autre part, l'écriture pâtit d'une « infirmité temporelle » puisqu'elle n'est que linéaire, ne donnant qu'une information après l'autre, et ne peut rendre la simultanéité des expressions d'un être, contrairement à la peinture à deux dimensions ou à la musique polyphonique. Néanmoins, des choix sont possibles afin d'amener les animaux au premier plan et de les mettre en lumière. Par exemple, privilégier les verbes pour dire et souligner les postures, les signes, les mouvements, c'est-à-dire l'animé des animaux²⁹. Ces formulations peuvent apparaître bizarres au prime abord, parce que nous n'en avons pas l'habitude ou parce que le langage s'avère peu préparé. Il reste que pour passer du côté des autres vivants, c'est aussi une manière d'écrire qu'il est possible de construire, développer, améliorer peu à peu. Des essais vont illustrer cela au fil de l'ouvrage.

28 Denis Bertrand, « les médiations discursives du sensible », *Littérature*, 163/3, 2011, p. 75-83 ; Chloé Mondémé, « Une linguistique au-delà de l'humain ? », art. cité ; Marie-Anne Paveau, Catherine Ruchon, « La linguistique et le langage animal. Résistances, décentrement, propositions », *Itinéraires*, 2020/2, 2020, doi.org/10.4000/itinéraires.8202 ; Eduardo Kohn, *Comment pensent les forêts. Vers une anthropologie au-delà de l'humain*, trad. de l'angl. par Grégory Delaplace, Bruxelles, Zones sensibles, 2017 [éd. orig. *How Forests Think: Toward an Anthropology Beyond the Human*, Berkeley, University of California Press, 2013] ; Laura Goudet, Marie-Anne Paveau, Catherine Ruchon, « Écouter les animaux parler », *Itinéraires*, 2020/2, 2020, doi.org/10.4000/itinéraires.8756 ; Marielle Macé, « Styles animaux », *L'Esprit créateur*, 51/4, 2011, p. 97-105 (citations) ; Astrid Guillaume, « La sémantique et la sémiotique », art. cité ; Élisabeth de Fontenay, Marie-Claire Pasquier, *Traduire le parler des bêtes*, Paris, L'Herne, 2008.

29 Stefano Caliandro, « Sentir la complexité, dire l'inconstant », *Littérature*, 163/3, 2011, p. 22 (citation) ; Jean-Christophe Bailly, « Les animaux conjuguent les verbes en silence », *L'Esprit créateur*, 51/4, 2011, p.106-114.

Pour cela, il n'est pas abusif de regarder ce qui est fait du côté de la littérature, non pour plaquer leurs procédés mais pour s'aider à réfléchir, voire s'inspirer en transposant. Il est nécessaire de réduire l'écart instauré entre les sciences et les arts de manière à les enrichir réciproquement, tout en veillant à ne pas les confondre. Cela a déjà été entrepris pour d'autres situations, par exemple pour introduire les petites gens dans le récit historique, pour reconfigurer à cette fin la temporalité et le mode narratif, pour restituer le parler et le phrasé prolétaires du XIX^e siècle³⁰. D'autant qu'à propos des animaux, les arts ont réfléchi avant les sciences aux notions d'individu, de point de vue, de monde propre, et qu'ils ont tenu ainsi un grand rôle dans un long travail sociétal à bas bruit, préparant l'arrivée des sciences à ces aspects³¹. Ainsi, à la fin du XIX^e siècle, le photographe Arthur Batut a eu l'idée de placer son appareil à hauteur de chiens pour adopter leur point de vue géographique³². Avec sa *Lionne en cage* (1901), le peintre allemand Max Slevogt a installé le spectateur au fond de cette cage afin qu'il voit successivement l'animal, les barreaux, le public, le zoo, et pour le faire devenir bête parmi les bêtes, l'inciter à s'interroger sur ces vies, à prendre leur point de vue³³. De son côté, Franz Marc s'est persuadé qu'il ne pouvait pas représenter la nature telle que l'humain la voyait mais telle que l'animal la percevait. Dans *Voilà comment mon chien voit le monde* (1911-1912), il a brossé l'animal tel que l'humain le perçoit et le paysage tel que cet animal le verrait : abstrait, coloré. Puis il a abandonné la représentation humaine des animaux et les a peints « non comme je les vois mais comme ils sont (comme eux-mêmes voient le monde et ressentent l'être de celui-ci) ». Dans *Chevreuil dans la forêt I* (1911), *Füsch* (1913), *Mandrille* (1913), l'animal est devenu abstrait, a été fondu dans le paysage abstrait parce qu'il se percevait comme il ressentirait le monde³⁴. Il est probable que ces animaux ne se voient pas et ne voient pas ainsi, car le choix de l'abstraction a relevé de considérations philosophico-théologiques propres à ce mystique chrétien, mais le désir de souligner une différence entre les mondes est remarquable et prémonitoire des considérations et des dessins de Jakob Von Uexküll.

Des écrivains se sont aussi emparés de la question dès la fin du XIX^e siècle et le premier tiers du XX^e siècle. À propos des chiens et chats, Pierre Loti a écrit en 1899 : « quel étonnement, et peut-être quelle terreur, il y aurait à pénétrer par les étranges fenêtres de ces yeux, jusqu'à l'inconnaissable de ce petit cerveau caché derrière. » Plus tard, le poète Rilke a confessé : « Peux-tu imaginer comme ce serait magnifique, par exemple, de connaître un chien de l'intérieur, de se glisser dans un chien, exactement en son centre, le point à partir duquel il existe en tant que

30 Jacques Rancière, « Histoire des mots », art. cité. ; Id., *La nuit des prolétaires, op. cit.* ; Id., *Les bords de la fiction*, Paris, Seuil, 2017.

31 Éric Baratay, « Les dessous d'une personnalité non-humaine », dans Caroline Regad, Cédric Riot (dir.), *La personnalité juridique des animaux, 2, Les animaux liés à un fond*, Paris, LexisNexis, 2020, p. 11-25.

32 Arthur Batut. *Photographe, 1846-1918*, Labruguière, Musée Arthur Batut, 1991.

33 Nicoles Hartje-Grave, *Max Slevogt*, Cologne, Wienand Verlag, 2018.

34 Carl Einstein, « Le Cavalier bleu, 1931 », *Gradhiva*, 14, 2011, p. 207-213.

chien ? »³⁵ Un genre littéraire né à la fin du XVIII^e siècle, les biographies d'animaux, a peu à peu incité des écrivains à s'interroger, plus ou moins explicitement, sur les natures animales, leurs communications, leurs visions. Ces auteurs ont procédé à un progressif décentrement du regard humain avec de multiples mises en scène des animaux, de leur point de vue, et divers artifices, allant de l'insistance sur la perception et le visage à l'usage de discours indirect ou intérieur³⁶.

Nombre de tentatives ont été fortement anthropomorphiques et non guère d'intérêt ici, mais certaines ont questionné les certitudes scientifiques de leur temps, les façons de ressentir et la manière d'écrire. La plus suggestive est celle de Virginia Woolf dans *Flush. A Biography* (1933) à propos d'un épagneul cocker ayant vécu au milieu du XIX^e siècle. Faisant aussi oeuvre d'historienne puisqu'elle a utilisé la correspondance de la maîtresse pour reconstituer la vie de ce chien, Virginia Woolf a voulu dépasser les biographies factuelles de l'époque victorienne, atteindre la dimension psychologique. Au milieu de beaucoup d'anthropomorphisme, elle a offert des pages remarquables par leur tentative de prendre en compte et de suggérer la spécificité de l'existence et du point de vue du chien. Lorsque celui-ci découvre sa future maison, l'édifice est décrit, non par la vue des objets, l'appréhension privilégiée des humains, mais par la perception submergeante des odeurs, jugé prioritaire chez les chiens. Le développement de la relation amoureuse entre sa maîtresse et le futur mari n'est pas suggéré par la teneur des discussions mais par la modulation changeante des voix. Les descriptions des rues de Londres et de Florence sont faites d'après les senteurs d'un Flush en promenade :

Pour la première fois, son nez dut faire face à toute la volée d'odeurs d'une rue londonienne par une chaude journée d'été. Odeurs évasives au lit des ruisseaux ; odeurs âcres qui corrodent le fer des rampes ; fumets capiteux montant des sous-sols ; exhalaisons plus complexes, plus corrompues, formant des contrastes et des composées plus violents que tout ce qu'il avait connu dans les champs.

Les impressions et les émotions canines lors d'un voyage en train sont évoquées à l'aide d'une écriture saccadée pour les suggérer à la fois envahissantes, incertaines, fugitives :

[...] cela parut bien à Flush des semaines de nuit ; de tintamarre ; d'éclairs subits ; de longs tunnels enténébrés ; de ballottements ; de secousses ; de remontées vers la lumière, rares, hâtives, le temps

35 Pierre Loti, « Chiens et chats », *Reflets sur la sombre route* (1899), dans *Oeuvres complètes*, Paris Calmann-Lévy, 1893-1911, t. VIII, p. 472 ; Rilke cité par Robert Rosenblum, *Le Chien dans l'art*, Paris, Biro, 1989, p. 78.

36 Sophie Milcent-Lawson, « Zoographies. Traitement linguistique et stylistique du point de vue animal en régime fictionnel », *Revue des sciences humaines*, 328, 2017, p. 211-233 ; Éric Baratay, « Écrire des biographies animales, de la littérature à l'histoire », dans Sandra Contamina, Fernando Copello (dir.), *L'Animal et l'homme dans leurs représentations*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2018, p. 163-176 ; Id., « La recherche du point de vue animal : l'exemple des biographies de bêtes », dans Sandra Contamina, Fernando Copello (dir.), *Regards sur l'animal et son langage*, op. cit., p. 47-63.

d'apercevoir, tout proche, le visage de Miss Barrett, quelques arbres minces, des fils, des rails, et de hautes maisons tachetées de soleil³⁷.

En retrait de la seconde guerre mondiale aux années 1980, l'intérêt littéraire pour les animaux croît depuis, avec un tournant éthique faisant prendre ces autres vivants au sérieux, incitant à des tentatives de décentrement narratif, de rendre sensibilité, personnalité et point de vue, voire d'intégrer l'éthologie récente³⁸. Cela est abordé en détail plus loin. Retenons ici qu'en répertoriant les énoncés utilisés, de la description externe à l'animal au sujet parlant en passant par l'animal locuteur du style indirect, les analyses que nous allons lire confirment que l'écriture n'est pas transparente, montrent ce qu'il ne faut pas suivre ou, à l'inverse, soulignent que des mots, des styles, des narrations bien choisis peuvent aider à dire les animaux mais aussi à les appréhender, les saisir, à révéler ou mettre en avant des aspects. Cela justifie de ne pas négliger l'écriture, d'en tenir compte, de bien la penser du côté des animaux.

Évidemment, il ne doit pas s'agir de faire parler les bêtes en tombant dans un anthropomorphisme puéril, vain, sans intérêt car il nie l'originalité d'une espèce et d'un individu, rapporte tout à l'homme du fait d'un anthropocentrisme conjoint. Et il serait paradoxal de vouloir se tenir du côté des animaux tout en les ramenant à l'humain. Il ne s'agit pas, non plus, de trouver un quelconque langage animal, une chimère impossible pour des hommes qui ne sont que des humains, membres d'une espèce animale parmi les autres, donc enfermés dans leur cadre biologique et cognitif, pas des esprits absolus. Il doit s'agir de procédés (au sens noble du terme) d'écriture pour inviter, inciter, aider l'auteur et le lecteur à se décentrer, se projeter du côté de l'individu animal, pour attirer leur attention sur des faits négligés par les humains, pour permettre de mieux percevoir, saisir, ressentir des perceptions, des ressentis, des vécus bien différents. Ce ne sont évidemment que des artifices humains, pas la transcription impossible d'une nature, mais ils doivent s'appuyer sur les caractéristiques spécifiques et individuelles de l'être en question, les mettre en valeur, et il peut aider à faire mieux éprouver, comprendre. L'écriture doit être envisagée comme un outil supplémentaire à la disposition des disciplines. Non pas pour inventer mais pour aider à faire son métier, c'est-à-dire retrouver, regarder, évoquer, restituer des vies non humaines, présentes ou passées, éloignées de nous.

37 Virginia Woolf, *Flush : une biographie*, trad. de l'angl. par Charles Mauron, Paris, Le Bruit du Temps, 2010, p. 49 et 126 (citations) [éd. orig. *Flush. A Biography*, Londres, Hogarth Press, 1933]. Voir Craig Smith, « Across the Widest Gulf : Nonhuman Subjectivity in Virginia Woolf's "Flush" », *Twentieth Century Literature*, 48/3, 2002, p. 348-361; Pauline Macadré, « "Solving the problem of reality" in Virginia Woolf's *Flush* », *OpenEdition Journals*, 88, 2018, doi.org/10.4000/cve.3853 ; Mireille Duchêne, *Entre chiens et Woolf, une affaire de femmes*, Dijon, Éditions Universitaires de Dijon, 2020 ; Maria do Rosário Girão Ribeiro Dos Santos, « Chiens sentients. Du langage émotif au discours critique », *Itinéraires*, 2020/2, 2020, doi.org/10.4000/itineraires.8413.

38 Sophie Milcent-Lawson, « Parler pour les animaux : tentatives littéraires contemporaines. Point de vue animal chez Message, Garcia et Darrieussecq », *Transtext(e)s Transcultures*, 13, 2018, doi.org/10.4000/transtexts.1194 ; Id., « Un tournant animal dans la fiction française contemporaine ? », *Pratiques*, 181-182, 2019, doi.org/10.4000/pratiques.5835.

Cet ouvrage aborde la question de l'écriture selon trois phases successives. La première partie est consacrée au cas majeur de l'éthologie et entreprend l'archéologie de son écriture. Il s'agit de réfléchir aux manières usuelles, passées et présentes, d'écrire et à leurs conséquences sur les portraits animaux brossés, notamment à ce qu'elles permettent de dire ou ce qu'elles empêchent d'exprimer, ce qu'elles obligent à biaiser en raison des normes de style et d'exposition, des canons d'objectif, de lecture et d'analyse, des théories en faveur, tous différents selon les écoles et les époques. La deuxième partie entreprend l'autopsie d'autres façons d'écrire et d'exposer souvent pour essayer de rendre compte d'aspects minorés ou occultés. Par exemple, pour réintégrer l'émotion bannie par le langage scientifique usuel au profit de la distance et de la raison, mais pourtant bien présente chez tel ou tel acteur animal et qu'il ne faudrait donc pas exclure, qu'il faudrait au contraire traduire pour faire saisir toutes les dimensions. L'analyse littéraire est convoquée en cette partie pour une lecture critique de tentatives littéraires, afin de les soupeser, les comparer, voire s'en inspirer, tandis que linguistique, histoire et éthologie le sont pour examiner des entreprises scientifiques voire scientifico-littéraires encore rares. Tenant compte de tout cela, la troisième partie propose des réflexions, des pistes, des essais d'écritures de chercheurs et chercheuses en sciences humaines, désireux d'élargir leur approche au-delà de l'humain. Il aurait fallu se pencher sur l'intérêt et la possibilité d'adapter ou d'inventer un langage plus adapté aux animaux concernés. Encore très peu maniée dans les sciences, cette voie n'a pas donné lieu à contribution entière ici ; elle est évoquée au fil de certains textes puis en conclusion.

Fidèle au désir d'édifier un traité pratique de la méthode, donc à la volonté d'éviter les approches surplombantes, trop souvent théoriques, abstraites, essentialistes, coupées des applications scientifiques quotidiennes, toutes les contributions prennent en main des cas concrets, contingents, afin de permettre aux lecteurs de voir, soupeser, adapter. Nous remercions les auteurs de s'être lancés dans l'aventure.